



SCORPION

SCORPION

Un film de
JULIEN SERI

Avec
CLOVIS CORNILLAC
JÉRÔME LE BANNER
KAROLE ROCHER
CAROLINE PROUST
OLIVIER MARCHAL

France - 2007 - Durée : 1h38

1.85 - 35mm - Dolby SRD/DTS Digital

SORTIE NATIONALE LE 21 FEVRIER 2007

DISTRIBUTION



88, rue de la Folie Méricourt
75011 Paris
Tél. : 01 53 53 52 52
Fax : 01 53 53 06 70

PRESSE

Francois Hassan Guerrar
Martine Quantin - Jolicœur
10, rue du Colisée - 75008 Paris
Tél. : 01 43 59 48 02/ 03
Fax : 01 43 59 48 05
guerrar@club-internet.fr

SYNOPSIS

Angelo ne vit que pour la boxe Thaï. Écarté injustement des championnats, il tue accidentellement le challenger dans un combat de rue.

A sa sortie après six ans de prison, c'est une épave. Mais par amour, il va accepter de participer à des combats clandestins de Free Fight. Il va changer, devenir un autre, une machine à cogner, à prendre des coups, à vaincre. Il va devenir Scorpion.

Vous croulez sous les propositions, alors qu'est-ce qui a retenu votre attention dans SCORPION ?

J'ai été touché par la manière dont on m'a approché. Cédric Jimenez, le producteur, et Julien Séri, le réalisateur, sont venus me voir au festival de Cannes, en 2005. Ils se sont fait inviter dans un dîner où j'étais, puis dans une soirée où j'allais pour me parler de leur projet et me donner le script de Scorpion. J'ai compris qu'ils avaient mis tout ce qu'ils avaient dans ce film et j'aime les gens qui mettent tout sur la table, ça me touche, ça me donne envie d'y aller. C'est tellement rare dans ce métier.

Et le scénario, dans tout ça ?

J'aime les histoires de rédemption, les rencontres des solitudes et le message d'espoir que l'histoire transmet. Ce que dit le film, c'est qu'on peut être dans de sales draps mais que ça ne tient qu'à nous de le vivre bien ou mal et qu'il est possible de s'en sortir, même si ce n'est pas facile. Angelo est plein d'entraves, il s'est mis des milliards de barrières mais il les enlève, l'une après l'autre. Il va vers la lumière.

Est-ce que vous vous sentez des affinités avec Angelo ?

J'ai des affinités avec tous mes personnages. Je ne les juge pas, je ne les justifie pas, je ne les cautionne pas et je ne leur pardonne pas, je les comprends. Je sais intrinsèquement qui ils sont, je peux ressentir ce qu'ils sont, m'identifier à leur trajectoire parce que je croise les points de vue, le mien, le leur, celui de leur entourage. C'est comme une mécanique instinctive, je sais où est la logique d'Angelo par exemple, comment il fonctionne, ce qu'il traverse, comment il doit réagir.

Comment s'est effectuée la préparation de ce personnage très physique ?

J'ai fait principalement du cardio-training, pour tenir le coup sur la longueur, du footing, des abdos et du combat. J'ai commencé environ dix mois avant le tournage du SCORPION, avec un coach, Abdelkader Dahou, qui me suivait partout. C'est la seule condition que j'avais posée pour faire le film. J'avais un planning surchargé, je n'avais pas le temps d'aller dans une salle, il fallait quelqu'un qui soit présent et disponible à toute heure. Abdelkader m'entraînait quatre heures par jour où que je sois, quoique je fasse, six jours sur sept. Le dimanche, je le réservais à ma famille. Il m'a suivi sur le tournage des BRIGADES DU TIGRE, de POLTERGAY et du SERPENT. Il m'entraînait à 6 heures du matin, juste avant que j'aie au maquillage des BRIGADES DU TIGRE, parfois à 2h du matin, pendant un raccord lumière sur LE SERPENT qu'on tournait de nuit et, dès que j'avais un break, je faisais un footing. De son côté,

Alain Figlarz me faisait répéter des chorégraphies que je devais retenir tout en apprenant les textes de mes autres films, pendant que Bertrand Amoussou m'enseignait les rudiments du free fight. Je n'avais plus une seconde de libre ! Et j'ai continué l'entraînement pendant les huit semaines de tournage de SCORPION.

C'était éprouvant ?

J'ai eu mal tous les jours pendant un an. Certains matins, j'avais du mal à sortir de mon lit, je me demandais comment j'allais arriver à tourner toute une journée dans cet état. Rien que le fait de bouger était une douleur. Et puis j'avais peur de me faire exploser le nez et de ne plus pouvoir tourner. Je me suis pris des coups, il a fallu que j'apprenne à me dire qu'un K.O ce n'est pas grave... C'est drôle parce que je n'ai rien eu jusqu'au dernier jour de prises de vues et soudain, tout est sorti, les hématomes, les bosses, comme si mon corps s'était retenu. C'était très dur, mais je n'en regrette pas une minute. Je suis content de l'avoir fait, parce que c'est un beau film et parce que j'aime énormément les gens avec lesquels j'ai fait ce film, Cédric, Julien...

Était-ce le rôle que vous attendiez, vous qui vouliez être boxeur ?

C'était en tout cas une façon de réaliser mon rêve de même. Parce que je voulais être boxeur mais aussi parce que j'ai grandi avec ROCKY et RAGING BULL. On rêve d'avoir un rôle comme ça quand on devient acteur. Et lorsqu'un rôle comme SCORPION arrive, tu te dis que tu vas peut être avoir mal, tu vas peut être avoir peur, mais il faut que tu le fasses... Je pensais que c'était trop tard, j'allais sur mes 40 ans et après 40 ans...

Vous avez fait des recherches sur le free fight ?

On m'a montré des combats. Moi qui ai fait de la boxe et un peu de pied-poing, dès les premières images, je me suis dit : «Ce n'est pas du sport». Julien Séri, qui a pendant plusieurs années pratiqué une forme de karaté, où le perdant est désigné au KO, m'a dit : «Je te jure, c'est moins violent que la boxe». Je lui ai dit : «Les mecs sont en sang et ils continuent à se taper dessus». En pratiquant, j'ai compris : c'est un jeu d'échecs. En fait, tu es plus près de ton adversaire qu'à la boxe. La boxe, tu es à distance, donc quand tu envoies les coups, tu y mets tout le poids de ton corps. En free fight, comme tu es tout près, tu ne mets pas le poids du corps, tout est dans les gants. Tu prends des coups, donc ça fait mal, mais quand le mec est sur toi en train de t'envoyer des coups, toi tu travailles avec les pieds pour préparer une clé et le retourner. Parfois tu ne travailles que sur un doigt, comme au judo, à la manche, pour bloquer l'autre. C'est de la stratégie. Si ça saigne autant, c'est parce qu'il suffit d'un coup de coude pour t'ouvrir l'arcade sourcilière. C'est impressionnant quand on ne connaît pas, on croit que les gens vont mourir, qu'on a atteint le summum de la sauvagerie, alors qu'ils font de la lutte ancienne. Avec Bertrand Amoussou, j'ai appris à aimer le contact, à chercher des tactiques. C'est épuisant, le cœur fournit un effort en permanence, mais c'est passionnant.

Comment s'est déroulée la rencontre avec Jérôme Le Banner ?

Je le connaissais déjà pour l'avoir vu combattre. J'étais allé le voir à Bercy dans un combat qui a duré 30 secondes. Il a mis K.O. d'un coup de pied un mec de deux mètres qui faisait 100 kilos, ça m'avait scotché. Je l'avais appelé pour le féliciter. Quand on a commencé à répéter ensemble, il avait plus peur que moi, il avait peur de me faire mal et puis il n'avait jamais fait de cinéma, il avait une angoisse par rapport à ça. Je lui ai dit que je n'étais pas chiant, que je n'étais pas là pour lui faire des reproches ni pour me plaindre. On a très vite accroché. Contrairement à l'image qu'il donne, pour se protéger j'imagine, il a une connaissance de l'être humain incroyable ! Il te décrypte tout de suite.

Vous aviez de l'appréhension à la perspective de l'affronter ?

Ah oui. Quand tu te prends un coup de coude de 120 kilos, tu as mal aux pieds ! Mais il était précautionneux, c'était un jeu tellement compliqué que, dès que je prenais un coup, j'essayais de ne pas trop le montrer pour ne pas qu'il se sente mal. De temps en temps, les larmes, au lieu de les laisser sortir, je les ravalais. Heureusement, quand je prenais un truc méchant, il y avait un kiné qui intervenait dans la seconde. Jérôme, lui, avait le bras cassé, il n'a rien dit pendant trois jours et pendant trois jours, on lui a tapé sur le bras en lui faisant : «Ça va Jérôme ?» et lui répondait : «Ouais, pas de problème». Il est incroyable.

Quel réalisateur est Julien Séri ?

Il a une qualité qui peut paraître évidente mais qui ne l'est pas, c'est l'enthousiasme. Même quand c'est compliqué, il rebondit en permanence, il est positif tout. Il est très ouvert aux propositions, il n'est pas prétentieux. Julien se met derrière son film, il n'est pas là pour montrer qu'il est un bon réalisateur mais pour faire un film, preuve pour moi que c'est un très bon réalisateur. Il ne fait pas le malin, il travaille dur et il adore ça. Il fonctionne à la confiance aussi. Et il est toujours présent. Pendant toute ma préparation, il m'a appelé régulièrement pour savoir comment j'allais et il a pris de mes nouvelles auprès des entraîneurs. Il ne m'a jamais lâché. Je repartirai sur un film avec lui sans hésiter.

Vous avez vu le film terminé, qu'en pensez-vous ?

J'ai quand même été épaté, je ne m'attendais pas à ce qu'il soit aussi émouvant. Je savais qu'il serait bien parce que Julien Séri a du talent, mais je pensais que ce serait plus axé sur l'action, les combats. Je suis content qu'il y ait cette qualité d'émotion dans ce genre de film, ce n'est pas fréquent dans le cinéma français. Je le trouve universel SCORPION, parce qu'il est très près des gens. C'est un beau film. J'en suis très fier.

Qu'est-ce que le free fight ?

C'est un mélange de toutes les disciplines martiales, karaté, sambo, judo, boxe anglaise et boxe thaï. Ce n'est pas aussi violent qu'on le croit, il y a un arbitre, des règles, ce n'est pas une baston de rue, c'est comme un ballet. C'est un art, le free fight. Finalement, c'est du pancrace, ça remonte à la Grèce antique. Je fais du free fight, mais je suis plus à l'aise dans la boxe thaï et le K-one qui est une version de la boxe thaï, plus rapide, comprenant moins de saisies.

Justement, vous êtes champion de K-one, qu'est-ce qui vous a incité à jouer dans SCORPION ?

Au départ, c'est Joey Starr. Il devait tenir le rôle principal et comme on est amis, il a immédiatement pensé à moi pour jouer le champion de free fight dans le film. J'ai accepté parce que Joey me l'a demandé, que je m'en sentais capable et que c'était une nouvelle expérience que j'avais envie de tenter. Quand Joey s'est retiré du projet et que Cédric Jimenez, le producteur, est revenu vers moi deux ans plus tard avec un nouveau casting et un nouveau réalisateur, j'ai demandé à Joey s'il était d'accord, par respect. C'était la condition sine qua non pour que je le fasse : qu'il me donne le feu vert. Il m'a dit : «Vas-y, fais-le» donc j'ai dit oui à Cédric.

Est-ce que ça changeait la donne de vous retrouver face à Clovis Cornillac ?

Oui, parce que Clovis, je ne le connaissais pas. En plus, je savais qu'il avait d'autres films après SCORPION et j'avais peur de l'abîmer. Je lui ai téléphoné pour le rassurer, lui dire que je n'étais pas là pour casser de l'acteur, que je voulais faire du bon travail comme lui. Je sais qu'on associe souvent le milieu de la boxe à des gens qui n'ont pas de cervelle, je voulais lui prouver que ce n'était pas vrai.

Vous vous souvenez de la première fois que vous vous êtes rencontré ?

C'était à la salle de sport d'Alain Figlarz. J'avais regardé BRICE DE NICE avant, pour me faire une idée : je ne suis pas cinéophile, je ne connaissais pas les films de Clovis. Donc, j'ai vu arriver Clovis dans la salle, j'ai vu qu'il se mettait dans son coin pour s'échauffer et je suis allé le chercher en lui disant : «Non, on s'échauffe à deux». Il fallait qu'on commence par du vrai, que je voie comment il envoyait les coups. On voit qu'il a fait de la boxe, il a le bon rythme, la bonne gestuelle. Je lui ai donné des conseils et après, seulement, on a commencé à jouer, à suivre les chorégraphies d'Alain Figlarz qui, pour moi, est le meilleur coordinateur de cascades de la place de Paris. Ce n'était pas si facile que ça. Ce n'est pas un rôle de composition, puisque je joue un champion de boxe, donc je n'avais pas à chercher une psychologie ou autre chose au personnage. En revanche, il fallait que je boxe sans faire mal à Clovis, que j'envoie

les coups en les retenant tout en restant crédible pour le spectateur, et ça c'était un gros travail. On dit qui aime bien châtie bien, mais comme j'aime beaucoup Clovis j'ai dérogé au proverbe (rires). On a répété la scène de combat pendant un mois, trois fois par semaine, quatre heures par jour. C'était une terrible pression pour moi, chaque fois, avant de commencer, je me disais : «Pourvu que ça se passe bien». Il ne fallait pas qu'il y ait un coup qui parte, il fallait garder le tempo, s'il y en avait un qui partait à droite et l'autre à gauche, c'était le clash.

Ca vous est arrivé de mettre Clovis Cornillac K.O. sur le plateau ?

Bien sûr. Il y a quelques coups qui sont passés. Il en a bavé, Clovis, pour ce rôle. Il a eu mal tous les jours. C'est comme la boxe, il faut être fort mentalement en sachant qu'on va souffrir tout le temps.

Il paraît d'ailleurs que vous étiez sérieusement blessé pendant le tournage ?

Entre les répétitions pour le film, je continuais les matches. Dix jours avant le tournage, j'avais fait un combat et je m'étais cassé le bras. Je n'ai rien dit à Julien Séri, je ne voulais pas qu'il s'imaginer que je ne serais pas capable de faire le film ou qu'il prenne ça pour un poids supplémentaire à gérer. Je savais que même avec un bras cassé j'allais faire le film. Quand j'accepte quelque chose, je vais jusqu'au bout, peu importe ce qui se passe. Je l'aurais fait même avec un seul doigt de pied, pour moi, ce n'est pas un problème, tout est dans la tête. Je me suis fait opérer, on m'a posé des broches et j'ai demandé à mon médecin si je pouvais combattre dans cet état-là, il m'a répondu : «Oui, si tu es fort mentalement, si tu gères la douleur». Ça faisait partie de mon répertoire.

Qu'est-ce qui est le plus difficile : un vrai match ou tourner une scène de combat ?

Tourner une scène de combat. Ça prend une semaine, huit heures par jour, c'est long, très long, c'est fatigant. C'est très dur. Heureusement, on avait deux masseurs qui se relayaient. Mais quand tu as des hommes comme Cédric Jimenez et Julien Séri qui ont mis leurs tripes pour faire ce film, tu ne peux pas te louper, tu dois te donner à fond, tu ne peux pas dire : « Non, je ne tourne pas aujourd'hui, j'ai trop mal ». C'est pour ça que mon bras cassé, ce n'était pas grave.

Vous envisagez une reconversion au cinéma ?

Non... Enfin je dis ça, mais j'ai joué dans ASTÉRIX AUX JEUX OLYMPIQUES et je dois rencontrer Mathieu Kassovitz à Prague, parce qu'il voudrait que je joue avec Vin Diesel dans BABYLON A.D.. Je trouve ça sympa, le cinéma, c'est comme une récréation, mais je n'ai pas envie de devenir acteur. Pour être acteur, il faut être comme Clovis, il faut commencer par le théâtre, faire ses classes, acquérir les bases, en tout cas c'est ma conception du métier.

Qu'est-ce qui vous a incitée à accepter le rôle de Virginie ?

Avant tout, je l'ai accepté parce que Sylvie Verheyde l'avait écrit pour moi. Ça fait dix ans qu'on se connaît Sylvie et moi, elle a réalisé UN FRÈRE et PRINCESSES, dans lesquels j'ai joué et dès le départ, sur le tournage d'UN FRÈRE, on est devenues copines. Elle me connaît bien, elle sait de quoi je suis capable. Dans le personnage de Virginie je retrouve des sentiments qui me ressemblent, son caractère, la force qu'elle essaie d'avoir, son parcours, sa personnalité me sont proches. J'ai été séduite par le scénario aussi, que je trouve fort et touchant.

Qui est Virginie d'après vous ?

Une fille qui a de la force, de l'intelligence et du courage mais qui les utilise mal parce qu'elle a perdu tous ses repères. Elle n'a pas appris le bonheur, elle n'a pas appris à être heureuse, comme Angelo. Elle n'a pas les repères qui lui permettraient de faire les bons choix, du coup sa force, son intelligence et son courage se retournent contre elle. C'est un beau personnage de femme. On n'en a pas fait un cliché, on voulait montrer la véritable personnalité de Virginie, pas la cacher derrière ce qu'elle fait, c'est ça qui était intéressant.

On sait peu de choses de Virginie. Lui avez-vous inventé un passé ?

Je lui ai inventé un passé difficile mais sans entrer plus que ça dans les détails. Je me suis dite que si elle en était là, ce n'était pas pour rien, si elle va avec De Boers ce n'est pas anodin, c'est parce qu'elle porte des choses lourdes en elle.

Comment l'avez-vous abordée ?

A l'instinct, en enlevant toute protection personnelle. Ce que j'aime au cinéma, et que j'applique, c'est quand on voit que l'acteur transpire, quand il donne des sentiments, des émotions. Quand je joue je suis sincère, je vis les scènes le plus authentiquement possible. Je lis le scénario plusieurs fois avant le tournage et je laisse le personnage se former dans ma tête, je ne l'intellectualise pas. Je ne me laisse pas le droit de ne pas être entière. Je me donne à 100%. Pour moi, jouer, ce n'est pas vivre une situation mais exprimer des émotions, des sentiments qu'on ressent dans la vie de tous les jours. Virginie est une prostituée mais je n'ai pas eu le sentiment d'être une prostituée, en revanche j'ai vécu intensément la douleur, l'amour ou la peur qu'elle éprouvait, sans défense d'aucune sorte. Ça me procure des sensations, c'est pour ça que j'aime ce métier. La seule chose que j'ai répétée, c'est la scène de la bagarre entre Virginie et De Boers. Alain Figlarz nous a préparé une chorégraphie assez large, qui nous laissait de la marge à Olivier Marchal et moi. C'était juste une trame dans laquelle il fallait

qu'Olivier me tire les cheveux, qu'il me balance des coups, que je lui en renvoie. On l'a répétée pendant une journée dans la salle d'Alain Figlarz et un quart d'heure avant de tourner pour éviter l'accident. Je me suis quand même pris un gnon, j'ai eu un petit coquard, mais rien de grave, c'était normal dans le feu de l'action.

Que représente Angelo pour Virginie ?

Un miroir. Il la ramène à ce qu'elle est vraiment, c'est-à-dire une fille de sentiments. Il la met en danger. Si elle est capable d'aller chez De Boers, de se laisser manipuler par Marcus et de s'occuper seule de son fils c'est parce qu'elle porte des œillères. Angelo lui enlève ses œillères, la remet face à la réalité. Comme dans toute grande histoire d'amour, ça la met en péril, ça la rend fragile. J'ai à peine vu Clovis Cornillac avant qu'on tourne ensemble, c'était bien parce qu'on est entré dans les scènes directement. Comme on tournait dans l'ordre chronologique, on a appris à se connaître au fur et à mesure des jours comme Virginie et Angelo, ça ajoutait une dimension authentique à l'histoire.

Quel genre de réalisateur est Julien Séri ?

Un réalisateur qui te donne envie, qui te donne la pêche, qui te transmet son énergie. Il fait beaucoup confiance aux acteurs. Il ne nous a pas fait répéter les scènes pendant deux semaines, il ne t'explique pas une scène pendant deux heures, il te laisse faire et puis il te dit ce qu'il en pense. Il est très simple. Il cadrait lui-même, donc il mouillait le maillot avec nous, il était avec nous dans chaque scène, il était physiquement très présent, ça donne de l'énergie.

Comment percevez-vous SCORPION ?

Comme un film sur la quête d'authenticité, sur la vérité des sentiments. Les combattants sont des gens qui cherchent la vérité, quand ils sont sur un ring il n'y a plus de place pour le mensonge, la dissimulation, ils doivent aller au bout d'eux-mêmes. L'histoire d'amour entre Virginie et Angelo les amène aussi à se révéler tels qu'ils sont, sans fard. Le film est un combat pour trouver la vérité, l'amour, le bonheur.

Que retenir-vous de ce tournage ?

Que du positif. Ça ne m'arrivera pas souvent de faire un film comme ça, où ça se passe aussi bien, où l'équipe s'entend bien, où les scènes sont superbes à tourner. Il n'y a eu aucun problème, aucune tension, aucune animosité, vraiment ! Je prenais tellement comme une chance de jouer ce personnage, que de toute façon le moindre problème m'aurait paru accessoire.

Comment le film a-t-il atterri entre vos mains ?

Quand Cedric Jimenez a relancé le projet de Scorpion, il l'a proposé à plusieurs réalisateurs, dont Chris Nahon, qui est un de mes amis. Chris m'a dit : «C'est un film pour toi, tu devrais appeler le producteur pour le rencontrer». J'ai appelé Cédric, on a dîné ensemble et je suis reparti avec le scénario. A deux heures du matin, j'avais fini de le lire et j'appelais Cédric pour lui dire que je voulais absolument faire le film. J'aurais pu écrire chaque ligne du scénario. Ça ressemblait énormément à mes courts-métrages, ça en était perturbant de voir que quelqu'un d'autre avait écrit quelque chose d'aussi proche de moi. C'était comme un miroir. Ça m'a bouleversé.

C'est-à-dire ?

J'y retrouvais mes peurs, mes obsessions, mes forces. Je pratique les arts martiaux depuis que j'ai 4 ans, j'ai arrêté parce que je n'avais pas l'étoffe d'un champion, j'ai été au fond du trou, comme tout le monde, et je m'en suis sorti. J'ai compris qu'on peut faire en sorte que les coups, physiques ou psychologiques, qu'on reçoit deviennent une force et non pas un poids qu'on traîne toute sa vie. C'est ce qui me relie à SCORPION. Sa noirceur est la mienne. Je sortais d'un four et d'un projet avorté dix jours avant le tournage, rien n'allait et SCORPION est arrivé dans ma vie comme une bulle d'air. Alors que c'est un film dur, violent, je n'y ai vu que la lumière. J'étais fou de ce scénario. C'était mon film, personne d'autre ne pouvait le faire. Je me suis battu pendant cinq mois pour convaincre Cédric que j'étais capable de faire ce film. J'ai fini par lui dire : «Donnes-moi une demi-heure pour te convaincre». Au bout d'une demi-heure, il m'a dit : «Ok, tu le fais». C'était juste avant le festival de Cannes, où on est parti rencontrer Clovis.

Vous y êtes allés exprès pour voir Clovis Cornillac ?

Pour le convaincre qu'il était le personnage, oui. Des combats, la banlieue, ça peut vite devenir cliché. Il fallait un grand acteur pour amener autre chose que la violence dans ce film. La liste n'est pas longue. Des grands acteurs de cet âge-là, capables de subir un entraînement physique et de souffrir pendant douze mois, il y en a peut-être trois. Clovis Cornillac était celui qu'il nous fallait. Alors, avec Cédric, on est allé à Cannes. Pendant un dîner, mon agent m'a présenté au père de Clovis. Je lui ai expliqué le film et j'ai vu que les yeux du papa se mettaient à briller. Il m'a dit : «C'est un film génial, c'est pour Clovis. Ne bougez pas, je vais vous le chercher». Et il a fait asseoir Clovis à côté de moi. C'était surréaliste. Clovis m'a dit : «C'est super, donne-moi le scénario, je te rappelle dans une semaine». Le soir même, Cédric est allé dans une soirée cannoise et il a retrouvé Clovis, vers trois heures du matin, dans la boîte de nuit. Il lui a reparlé de SCORPION et Clovis lui a dit : «Ne t'inquiètes pas, c'est bon». Dix jours plus tard, Clovis nous donnait son accord. Comme quoi, avec le désir, l'envie, on peut y arriver.

Quel était votre défi majeur sur SCORPION ?

Les acteurs. Sur LES FILS DU VENT on m'a reproché de ne pas savoir diriger des acteurs. Mon défi était donc de prouver, de me prouver, que je pouvais diriger des acteurs. Avec Clovis, j'étais servi, j'ai pris des leçons de cinéma tous les jours. On voulait faire un film d'acteurs et on a choisis de très bon acteurs, Clovis, Karole Rocher, Francis Renaud, Caroline Proust, Olivier Marchal. On se fichait de savoir s'ils étaient super connus ou pas, on voulait juste qu'ils soient très bons. Karole, je l'ai rencontrée en sachant que le rôle avait été écrit pour elle et quand je l'ai vue, je me suis dit : «C'est elle, c'est Virginie». Caroline, je savais qu'elle serait bouleversante. Francis, je l'adore depuis des années, il est brillant. Olivier est venu par désir, parce qu'il aimait le scénario, sinon il n'a pas besoin de SCORPION. Et Jérôme Le Banner qui m'a fait confiance, m'a dit : «Tu es un mec bien, je le fais ton film», Jérôme qui se casse le bras et qui se fait poser des broches sans anesthésie générale, juste avec une anesthésie locale, qui me dit : «Je préférerais, sinon, j'allais être fatigué le lendemain sur le tournage. Mais c'était bizarre, quand on t'enfonce les vis ça sent le brûlé et tu as le bras qui bouge». Il est allé au-delà de la douleur. Il est incroyable. Tout le monde a été incroyable sur ce film. Du stagiaire café au producteur, on voulait tous que le film existe.

C'est paradoxal, toute cette solidarité autour d'un film sur la solitude...

C'est vrai que c'est un film sur la solitude. Ils sont tous terriblement seuls, même Marcus. Je me souviens que Francis Renaud m'a fait une prise qui m'a renversé. Dans la scène, Marcus est chez lui, il regarde Léa s'éloigner et je dis : «Coupez». Mais Francis continue, il revient vers moi, j'essaie de le suivre, il s'assied sur le lit, il est agité de tics nerveux, il enlève nerveusement tous ses bijoux et il fond en larmes. Le plan est d'une beauté époustouflante mais je n'ai pas pu le monter, il ouvrait trop de portes sur le personnage qu'on n'aurait pas pu expliquer.

La mise en scène matérialise toutes ces solitudes, en restant toujours très proche des personnages...

J'ai toujours voulu faire un film à l'anglaise. Je voulais que le contraste soit violent, à l'image d'Angelo qui peut être une brute épaisse sur le ring et très doux avec Virginie. J'ai filmé les acteurs le plus simplement possible, sans esbrouffe et avec beaucoup de gros plans. Je voulais faire un film de proximité, c'est pour ça que je l'ai réalisé presque entièrement caméra à l'épaule. Dans les scènes d'action, je ne voulais pas que la violence soit belle, je voulais qu'elle fasse mal, qu'elle cogne, qu'elle soit âpre, crue. Barbare.

Concrètement, comment avez-vous abordé les scènes de combat ?

Pour ces scènes-là, je savais qu'il me fallait quatre caméras. On n'en avait que deux et pas les moyens d'en louer d'autres. Alors on s'est dit que comme il était question de combats diffusés sur Internet dans le film, il suffisait de prendre deux DV. En plus, ça donnait un autre grain à l'image, un autre regard et ça nous permettait de filmer dans des

endroits compliqués. Ce sont les seules scènes un peu storyboardées, sinon je n'avais aucun découpage. J'aime bien me laisser guider par les acteurs. Comme je cadre, je suis très réactif. Je filme à l'instinct, j'essaie de ne pas intellectualiser ma mise en scène, j'essaie de chercher la vérité, ma vérité. Je sais quand même où je vais, c'est de l'improvisation réfléchie, disons. En plus, on tournait en HD, parce que les caméras coûtaient moins cher, et je n'avais jamais utilisé de HD avant. On a dû s'adapter. Ce qui ne m'a pas empêché de faire entre trente et cinquante plans par jour. La plus grosse journée, on a fait cent deux plans totalement improvisés au niveau du cadrage.

Vous avez assisté à des combats clandestins avant de vous lancer ?

Je m'intéresse depuis longtemps au free fight, donc j'ai vu des combats, j'ai rencontré des champions et j'ai assisté aux entraînements.

Comment s'est effectuée la préparation physique de Clovis Cornillac ?

Abdelkader Dahou, son coach, s'occupait de lui au niveau nutritionnel et lui modelait le corps en lui faisant faire du sport, Bertrand Amoussou, qui est un ancien de l'équipe de France de ju-jitsu, lui enseignait cet art ainsi que les techniques au sol et moi je me suis chargé de lui faire répéter les chorégraphies des combats en tenant compte de son personnage et de son évolution technique. Je savais que j'allais travailler avec Clovis sur LES BRIGADES DU TIGRE, POLTERGAY et LE SERPENT, donc je l'ai pris en mains dès LES BRIGADES DU TIGRE, dix mois avant le tournage de SCORPION. J'avais pris un conseiller technique, le champion de free fight Jeff Lenogue, qui est aussi l'un des combattants qu'affronte Clovis dans le film, pour me guider dans les chorégraphies. Je pratique les arts martiaux mais pas le free fight et je voulais que les combats soient hyperréalistes.

Est-ce que vous avez eu recours à des doublures ?

Sur des trompe-l'œil, oui, là où le risque était maximal, sur les grosses charges. Elles m'ont servi parfois sur un seul mouvement, ça durait une fraction de seconde, mais ça permettait au combattant en face d'y aller à fond sans avoir la crainte de toucher Clovis. Mes cascadeurs sont rôdés, c'est leur métier, ils peuvent encaisser des coups. En réalité, c'était plus pour me rassurer qu'autre chose que j'ai utilisé des doublures. C'est moi qui étais obligé de dire à Clovis : «Non, ça tu ne le fais pas», sinon il y allait. Il mérite qu'on dise que c'est lui qui a tout fait parce qu'il l'a fait de A à Z à part une milliseconde par ci par là. Le seul combat où je n'ai pas employé de doublure, c'est celui où j'affronte moi-même Clovis, parce qu'on se connaît depuis longtemps Clovis et moi, on a souvent travaillé ensemble sur des chorégraphies de combat et il me fait confiance à 100%. C'est drôle, parce que c'est le combat le plus violent du film et c'est celui que Clovis a fait intégralement. J'avais une pression d'enfer, les coups passaient au millimètre, mais on était en confiance et ça s'est très bien passé. Il n'a eu aucun problème avec les autres combattants non plus, ce sont des professionnels, ils viennent tous du free fight et on avait pris les plus doués au combat scénique.

Qu'est-ce qui était le plus délicat ?

Rendre l'état d'esprit du personnage de Clovis, faire ressentir qu'il évolue au fur et à mesure des combats. Il fallait qu'il y ait un crescendo

perceptible dans les combats, on ne le voit pas mais on le ressent. On n'a pas fait des combats pour qu'ils plaisent aux gens. C'est ça qui était difficile, ne pas faire du spectacle, un film d'action basique mais raconter une histoire, le parcours d'un homme qui fait une connerie, qui va en taule, picole, découvre le free fight, s'en prend plein la tronche, s'améliore techniquement à chaque combat et puis retrouve sa dignité, petit à petit. Si le film fonctionne, c'est grâce à ça et grâce à Julien Séri, qui a fait un vrai travail d'orfèvre dans le découpage des scènes et dans le cadrage. C'était physique pour lui comme pour nous, il filmait caméra à l'épaule, c'est-à-dire avec je ne sais combien de kilos sur l'épaule, il était assis, debout, couché, à genoux, il n'arrêtait pas, à la fin de la journée, il était aussi claqué que nous. Je lui tire mon chapeau !

Comment avez-vous travaillé avec Jérôme Le Banner ?

Je l'ai fait travailler sans Clovis pendant environ deux semaines, avec mes cascadeurs et les autres combattants, pour voir comment il engageait les coups, comment il les retenait, pour savoir ce qui le gênait et dans quoi il se sentait à l'aise. On l'a traité comme un acteur, après lui avoir expliqué comment ça se passe sur un tournage, qu'il faut plusieurs prises et que c'est normal. Il fallait qu'il apprenne à mesurer sa force, ce n'est pas évident, c'est un poids lourd Jérôme ! Au début, on s'est fait démonter alors qu'il frappait le plus doucement de sa vie. Le potentiel danger était important avec lui. Des coups sont passés, mais ils étaient toujours contrôlés. Mais même si tu prends un poignet de Jérôme, c'est comme si tu prenais une bonne droite d'un mec normal. Il te frôle, tu as mal au nez. Avant de rencontrer Clovis, il fallait qu'il soit au point. C'était impératif. On s'était engagé à rendre Clovis en bon état, si Jérôme s'était laissé aller, Clovis n'aurait jamais fait ASTÉRIX ! Après ces deux semaines, j'ai entraîné Jérôme et Clovis ensemble pendant une dizaine de jours. Au final, ça n'a servi à rien puisque Jérôme s'est cassé le bras et que deux jours avant le tournage on a dû improviser une nouvelle chorégraphie qui se terminait par un bras cassé.

L'idée du SCORPION vient de vous ?

Oui. Je m'intéresse depuis longtemps au free fight, j'avais envie d'en faire un film qui parlerait aussi de combat au sens général du terme. On a tous un combat à mener, quel que soit notre niveau social. Je trouvais que l'idée était fédératrice, intemporelle et universelle. J'avais le sujet, le personnage principal, j'en ai écrit six pages, l'histoire était à peu près là, et Sylvie Verheyde m'a proposé d'écrire le scénario. Elle est partie au Mali et elle en est revenue avec un traitement de trente pages. C'était vraiment bien, beaucoup mieux que ce que j'avais envisagé : c'était beaucoup plus basé sur les

L'idée du SCORPION vient de vous ?

Oui. Je m'intéresse depuis longtemps au free fight, j'avais envie d'en faire un film qui parlerait aussi de combat au sens général du terme. On a tous un combat à mener, quel que soit notre niveau social. Je trouvais que l'idée était fédératrice, intemporelle et universelle. J'avais le sujet, le personnage principal, j'en ai écrit six pages, l'histoire était à peu près là, et Sylvie Verheyde m'a proposé d'écrire le scénario. Elle est partie au Mali et elle en est revenue avec un traitement de trente pages. C'était vraiment bien, beaucoup mieux que ce que j'avais envisagé : c'était beaucoup plus basé sur les émotions, moins sur les combats. Je l'ai proposé aux gens de Studio Canal, qui ont immédiatement adhéré au projet, on a commencé le développement mais ça n'a pas abouti tout de suite. Julien Séri a repris le projet, on a retravaillé le scénario ensemble et il a rajouté des scènes de combat afin de tenir la promesse principale de SCORPION qui est d'être le premier film au monde à traiter du sport de combat ultime qu'est le free fight. C'est comme ça qu'on a trouvé l'équilibre entre les scènes de combat et les scènes d'émotion, un équilibre fragile qui fait toute l'originalité du film.

Pourquoi avoir choisi Julien Séri comme réalisateur ?

J'ai fait le choix du talent et du rapport humain. J'ai proposé le film à plusieurs réalisateurs, certains d'entre eux se sont montrés intéressés, mais pour s'engager avec un réalisateur sur un projet que tu portes depuis trois ans, il faut être sûr non seulement de son talent mais aussi que tu vas t'entendre avec lui, qu'il veuille faire le même film que toi. Julien Séri s'est démarqué par rapport aux autres, je savais qu'on allait avoir une véritable relation humaine. Son histoire ressemble à celle d'Angelo, il connaît ce parcours-là et il vient aussi de la banlieue, ça comptait pour moi, j'aime que les gens parlent de leur vécu, ça se ressent au travers d'un film.

Vous avez rencontré des difficultés pour monter SCORPION ?

Oui, parce que les financiers n'avaient pas de repères. SCORPION ne ressemblait à rien de ce qu'ils connaissaient dans le cinéma français. Un investisseur aime bien comparer un projet à un film qui a marché, ça le rassure sur sa rentabilité. Là, ils n'avaient rien à quoi se raccrocher. En plus c'était un film un peu violent. Jean Labadie, le président de Bac Films, a été notre soutien le plus précieux et le plus inconditionnel. Il est l'un des grands artisans de ce projet. Il croyait au film, il voyait l'énergie qu'on y mettait, il nous a soutenu contre vents et marées. Personne ne s'est plaint, on a tous mis le meilleur de nous-mêmes dans ce film, on travaillait dix à onze heures par jour mais l'ambiance était excellente. Notre ambition n'était pas de faire le film coûte que coûte mais de faire un bon film. Je trouve que tout ça, cette somme d'efforts, de volontés et de désirs, transpire à l'image. J'ai adoré cette aventure. Ce serait à refaire, je le referais sans hésitation.

LISTE ARTISTIQUE

Angelo
Marcus
Virginie
Léa/Elodie
Moïse
De Boers
Elias
Mathias
Milan
Mr Gerard
Patrick
Barros
Lieutenant De Boers

Clovis Cornillac
Francis Renaud
Karole Rocher
Caroline Proust
Tony Mpoudja
Olivier Marchal
Jérôme Le Banner
Hicham Nazza
Titouan Laporte
Marc Bertolini
Patrick Bas
Pierre Beriau
Moussa Maaskri

LISTE TECHNIQUE

Produit par
Réalisation
Scénario
Dialogues
Chorégraphie des Combats
Directeur de la photographie
Casting
1^{er} assistant réalisateur
Scripte
Chef décorateur
Chef costumière
Maquillage
Coiffure
Son
Musique
Chef monteuse
Monteur son
Mixage
Directeur de production
Coproducteurs

Une coproduction
Avec la participation de
En association avec
Distribution
Ventes internationales
Ventes Vidéo

Cédric Jimenez
Julien Seri
Sylvie Verheyde
Sylvie Verheyde-Julien Seri-Cédric Jimenez
Alain Figlarz
Michel Taburiaux
Nathalie Luquiens
Valerie Othnin Girard
Claire Dumaze
Hervé Gallet
Gigi Lepage
Mabi Anzalone
Marla Levy
Bruno Charier
Christian Henson
Virginie Bruant
Jérôme Wiciak
Jérôme Wiciak
Alain Monne
Jean Labadie - Julien Seri

IMPERIA Films - BAC Films - DAIGORO Films
CANAL + et CINECINEMA
BANQUE POPULAIRE IMAGES 7, UNI ETOILE 4
BAC Films
BAC Films International
BAC Films Vidéo

FM 2007 - 35mm Couleurs
1:1,8 - Stéréo

MUSIQUE

SCORPION a inspiré les plus grands artistes du rap français :

**SEFYU,
SINIK,
NESSBEAL,
SNIPER,
MC JEAN GABIN,
ALIBI MONTANA,
KERY JAMES,
SCALO,
CASEY,
K.OMMANDO TOXIK,
JACKY & PIT BACARDI,
TRAFFIC,
ARSENIK.**

Et beaucoup d'autres...

**CD DANS LES BACS
LE 19 FÉVRIER**



